





81  
H. 921  
6921

SON EXCELLENCE

## LE MARÉCHAL DUC DE SALDANHA

(JEAN-CHARLES),



AMBASSADEUR DE PORTUGAL AUPRÈS DE L'EMPEREUR NAPOLEON III;  
ANCIEN MINISTRE DE LA GUERRE, DE L'INTÉRIEUR ET DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES,  
ET ANCIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES DU ROI DE PORTUGAL;  
MEMBRE ÉMÉRITE ET EX-VICE-PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES  
DE LISBONNE;  
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE ET D'UN GRAND NOMBRE  
D'AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES;  
CHEVALIER DES ORDRES DE LA TOISON D'OR (ESPAGNE), DE L'ANNONCIATE (ITALIE),  
ET DE LA COURONNE DE REX (SAXE-ROYALE);  
GRAND-CROIX DES ORDRES DE LA TOUR ET DE L'ÉPÉE, DU CHRIST, ET DE SAINT-  
JACQUES DU PORTUGAL, DE CHARLES III ET DE SAINT-FERDINAND D'ESPAGNE,  
DE LA LÉGIION D'HONNEUR DE FRANCE, DES SAINTS MAURICE ET LAZARE D'ITALIE,  
DE SAINT GRÉGOIRE-LE-GRAND DES ÉTATS DE L'ÉGLISE, DE SAINT-SAUVEUR  
DE GRÈCE, DE LÉOPOLD D'AUTRICHE, DE LA MAISON ERNESTINE DE SAXE-COULTE,  
ET DE L'AIGLE BLANC DE HESSE;  
GRAND CORDON DE L'ORDRE DE LÉOPOLD DE BELGIQUE;  
DÉCORÉ DE L'ORDRE DU LION NÉERLANDAIS (1<sup>re</sup> CLASSE);  
COMMANDEUR D'AUTRES ORDRES;  
CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM, ETC., ETC.

M42291

JOAO CARLOS DE SALDANHA OLIVIERA E DAUN  
appartient à une des plus anciennes et des plus illustres  
familles du Portugal. Il descend du grand  
comte de Saldanha, dont les exploits remplirent le  
règne d'Alphonse II dit *le Chaste*, roi d'Espagne,  
et qui épousa la sœur de ce monarque. Son fils fut

le fameux Bernardo del Carpio, qui défendit l'Espagne contre les légions de Charlemagne. M. de Saldanha, qui voit remonter, par les historiens portugais, l'origine de son nom jusqu'aux premiers siècles du christianisme, est allié aux plus nobles maisons de l'Europe. Sa troisième aïeule paternelle fut la princesse Constance-Émilie de Rohan, fille de François de Rohan, duc de Soubise, et de la princesse Anne de Rohan-Chabot.

Né à Lisbonne, le 17 novembre 1790, du comte de Rio Maior et de la fille du célèbre marquis de Pombal,—un des plus grands ministres qu'ait eus le Portugal,—qui avait épousé la comtesse Daun, le maréchal de Saldanha est donc aussi allié à cette illustre maison princière d'Autriche.

Destiné, dès l'âge le plus tendre, à la carrière militaire, il commença, au collège des nobles de Lisbonne, ses études, qu'il alla achever à l'Université de Coïmbre. A quatorze ans, il entra au service (1805), et deux années plus tard il était nommé capitaine. A ce moment, l'armée française, commandée par Junot, faisait son entrée à Lisbonne. Mais le jour où, en destination pour la campagne de France, il reçut l'épaulette de chef de bataillon, sa mère voulut qu'il donnât sa démission; il s'inclina devant la volonté de celle qu'il aimait le plus au monde et qu'il vénérât à l'égal d'un dieu. La fille du grand marquis de Pombal était un

esprit vraiment supérieur et d'une puissance énergique, elle avait formé et le cœur et l'esprit de son fils, et la soumission de celui-ci n'a rien qui puisse étouner.

D'ailleurs, s'il resta en Portugal, il n'en défendit pas moins l'indépendance de la patrie. Lorsqu'il fallut expulser les Français du territoire, un des premiers, M. de Saldanha, courut rejoindre l'armée de Bernardino Freire.

L'année suivante (1808), il faisait partie de l'armée de Wellington. En 1810, il se trouvait à la tête d'un bataillon à la journée de Busaco, et il se conduisit si bravement à cette bataille, que le Régent d'Angleterre lui fit remettre une médaille d'honneur pour récompenser ses brillants exploits.

Devant Bayonne, en 1812, à l'âge de vingt-deux ans, il commandait une division entière. Pendant cette campagne il se couvrit de gloire, et sa belle conduite lui mérita dix nouvelles médailles d'honneur décernées par les souverains Georges IV, Ferdinand VII et João VI.

Ses talents militaires avaient depuis longtemps établi sa réputation, lorsqu'il fut promu au grade de major. En 1814, il n'avait pas encore vingt-quatre ans, qu'il commandait la 10<sup>e</sup> brigade portugaise, faisant partie de l'armée du duc de Wellington, et qui marcha sur Bordeaux. M. de Saldanha assista à la bataille de Toulouse.

1815 était venu. La chute de l'Empire de Napoléon avait mis fin aux guerres européennes. Mais la carrière militaire du futur maréchal n'était pas pour cela terminée. Le Portugal, en guerre avec la République orientale, avait envoyé contre elle une armée. M. de Saldanha accepta alors un commandement dans la division des volontaires royaux qui furent envoyés en Amérique. Il commandait la troisième des divisions qui composaient l'armée chargée d'envahir Montevideo, mais le général Curado, qui était à la tête de la deuxième, ayant demandé et obtenu sa retraite, sa division fut réunie à la troisième avec M. de Saldanha pour chef. Ces deux divisions tinrent la campagne pendant que la première occupait la ville de Montevideo. Pendant cinq ans que dura cette guerre, M. de Saldanha se couvrit de gloire, en défaisant la cavalerie d'Artigas, qui passait pour très-redoutable.

Promu brigadier général en 1816, bientôt après il fut nommé capitaine-général de la province de Rio-Grande do Sul. Cependant l'établissement de la Constitution portugaise, au Brésil, y avait excité le mécontentement général qui avait abouti à l'insurrection, et tous les capitaines-généraux avaient été chassés. Un seul était resté à son poste, c'est M. de Saldanha.

Ici commence sa carrière politique. Le premier, en 1820, il osa proclamer la Constitution adoptée

par les Cortès d'Espagne. Il fut alors élu chef du gouvernement provisoire, puis il fut nommé ensuite président de la junte de justice et président de la junte des finances.

Deux ans après, le ministère portugais le nommait gouverneur du Brésil et commandant des forces de terre et de mer, ce qui constituait tout-à-fait le pouvoir d'un vice-roi. Il accepta ce poste. Mais l'empereur Dom Pedro avait proclamé l'indépendance du Brésil, et il fallait à M. de Saldanha une armée pour faire respecter son drapeau ; aussi, à la fin, ne voyant pas venir les troupes qui lui étaient nécessaires pour conserver ce pays au Portugal, il se décida à envoyer sa démission.

Au Brésil, son passage au pouvoir fut marqué par des travaux importants : il y concilia tous les intérêts et tous les partis, ayant toujours eu vue d'assurer la prospérité du pays et le plus grand avantage de la couronne, jusqu'au moment où il lui fallut céder aux vœux des populations. Il les avait si bien compris que, lorsque de retour au Portugal, il lui fut offert la vice-royauté du Brésil, il avait répondu par un refus en disant que la conquête de ce pays était irréalisable et qu'il valait mieux conclure un traité de paix avec le Brésil que de lui faire la guerre. Son refus, en cette circonstance, lui valut même d'être traduit devant un conseil de guerre qui, du reste, l'acquitta. Le général était revenu en Portugal mal-

gré les offres brillantes que l'Empereur lui avait faites pour rester au service du Brésil.

Le général de Saldanha revint d'Amérique comme le Portugal était en fermentation. La garnison de Lisbonne s'était soulevée à l'instigation de la reine Carlotta et s'était prononcée contre la constitution. C'est alors que le gouvernement, pour réprimer la sédition, en appela à la bravoure et au patriotisme de Saldanha, qui ne tarda pas à vaincre le parti miguéliste et à calmer l'effervescence populaire, en faisant signer à Jean VI, le 31 mai 1823, la proclamation qui reconnaissait et garantissait les droits de la nation.

Le général de Saldanha était gouverneur militaire de Porto et chef d'état-major du duc de Bragance, lorsque survint la mort de Jean VI qui vint aggraver les affaires. Quoiqu'il en soit, le général ne fit pas moins proclamer la charte de Dom Pedro, et élu député peu après, il donna sa démission de chef d'état-major, en allant s'asseoir sur les bancs de l'opposition qui le choisit pour chef.

Appelé à la Chambre des pairs par une lettre royale, M. de Saldanha ne voulut pas s'y rendre avant la fin de la session législative. Il prononça un grand nombre de discours, dont plusieurs furent livrés à l'impression par ses amis politiques.

L'année suivante (1824), le gouvernement lui confia le commandement de l'armée qui occupait la

frontière; deux ans après il commandait dans les provinces du nord.

Cependant Dom Pedro venait d'octroyer la Charte constitutionnelle, mais la régente Dona Isabel Maria, ne s'empressait pas d'ordonner la prestation de serment à la nouvelle constitution; or, ce *statu quo* jetait chez le peuple un vif mécontentement. M. de Saldanha écrivit à ce sujet à la princesse régente. Il lui fit nettement connaître la situation du pays, et en lui disant que la Charte ne devait pas être une lettre morte, il l'avertit que si, le 31 juillet, les choses étaient encore dans le même état, il ferait, lui, prêter serment à la Charte dans les provinces du nord. Cette détermination hardie fit peur à la régente, qui fut forcée d'opérer la prestation du serment à la Charte constitutionnelle.

C'est vers le même temps que le général réprima énergiquement une rébellion des troupes qui éclata dans les Algarves, le 12 octobre, et après laquelle il parvint à changer complètement les opinions politiques de l'armée.

Deux ans après (1828), se produisirent les prétentions de Dom Miguel qui ensanglantèrent le royaume et envenimèrent tous les partis.

Ce prince avait en Portugal des partisans, et un diplomate influent cherchait à lui ménager son retour. La France, l'Angleterre et l'Autriche, qui partageaient cette idée, s'ennirent même pour de-

mander à Dom Pedro la régence pour son frère, lorsqu'il aurait atteint sa vingt-cinquième année. Le général Saldanha, qui était depuis deux ans ministre de la guerre, avait envoyé au Brésil le capitaine Praça, pour avertir l'empereur de ce qui se passait, en l'engageant à ne donner aucune suite à la proposition qui lui serait faite, car, selon lui, Dom Miguel ne se contenterait pas de la régence, et qu'infailliblement il s'emparerait de la couronne. Malheureusement, l'envoyé de Saldanha arriva deux jours après la signature de l'adhésion de Dom Pedro.

Au retour du capitaine Praça, le général donna sa démission de ministre de la guerre. Le parti libéral se leva en masse pour forcer la régente à conserver son ministre de la guerre, et une espèce d'émeute eut lieu. Comme on le voit, Saldanha avait acquis une grande popularité. Mais ne voulant pas servir Dom Miguel, qui, selon qu'il l'avait prédit, devint roi vingt-neuf jours après avoir été reconnu comme régent, le général se rendit en Angleterre.

Cependant, la ville de Porto avait pris parti pour la reine Dona Maria, et le souverain du Brésil regrettant sa conduite, s'efforçait, par tous les moyens, d'en réparer les malheureux résultats. De son côté, Saldanha brûlait du désir d'aider la reine à ressaisir sa couronne. C'est alors qu'eut lieu en Portugal une tentative dans ce but, mais qui échoua com-

plètement à Cruz de Monroços, où fut battu le partisan de la reine, le baron de Refoios. M. de Saldanha qui était arrivé à Porto, se vit forcé de revenir en Angleterre.

Dans les premiers jours de janvier 1829, il reçut l'ordre, de la reine Maria II, de se rendre dans l'île de Terceira, seul point du royaume qui lui fût resté fidèle, pour y conduire des Portugais émigrés en Angleterre. Et c'est ici que se présente un des faits les plus inouïs dans les annales maritimes des peuples, et qui caractérise singulièrement la politique comme l'humanité du gouvernement anglais.

Parti de Plymouth, à bord du brick *Suzana*, accompagné de trois autres navires, M. de Saldanha emmenait avec lui le général Pizzaro et six cents quarante officiers, soldats, marins ou indigènes. Tous étaient sans armes, sans munitions, sans apparence hostile. Mais arrivés en vue de la ville de Praya da Victoria ils furent assaillis par deux frégates anglaises, et l'une d'elles, le *Ranger*, fit feu sans déclaration sur les bâtiments du général Saldanha, au moment où ces derniers allaient jeter l'ancre dans le port de cette ville.

Cette agression, faite sur les plages appartenant au territoire portugais, était sans précédent; elle fut suivie de l'intimation du commodore anglais au commandant portugais d'avoir à quitter le mouillage, en disant qu'il avait ordre de son gouverne-

ment d'empêcher tout navire chargé de Portugais de débarquer dans aucune des Açores. Le général refusa d'obtempérer à cet ordre, et les canons anglais tonnèrent de nouveau sur les malheureux navires portugais sans défense. Jusque sous le feu, le général Saldanha échangea avec le commodore anglais une correspondance qui mérite d'être remarquée, et que nous reproduirions, à coup sûr, si le défaut d'espace ne nous en empêchait pas; mais force fut au général, et à tout son monde, de s'éloigner de Terceira sans avoir pu débarquer un seul homme. Ajoutons que la presse, en Europe, fut unanime pour exprimer son indignation de la conduite du commodore anglais et pour rendre hommage à l'héroïsme du général Saldanha. Les journaux anglais eux-mêmes lui payèrent un juste tribut d'éloges, tout en flétrissant la lâcheté et la barbarie de leur compatriote.

Après cela, le général ne voulut pas retourner en Angleterre. Il vint débarquer sur cette terre hospitalière de France, et la ville de Brest et ses autorités le reçurent, lui et ses compagnons, de la manière la plus cordiale.

A Paris, le général ne tarda pas à nouer d'agréables relations avec les hommes les plus distingués de cette époque (1829), et dont quelques-uns devaient, l'année suivante, jouer un si grand rôle sur la scène politique. Le général Lafayette, Mangin,

M. Hyde de Neuville, Armand Carrel le reçurent dans leur intimité; ce dernier l'admit même à faire partie de la rédaction du *National*. Presque deux années s'écoulèrent.

En 1831, l'empereur Dom Pedro débarquait à Cherbourg. Il venait, forcé par ses sujets d'Amérique, d'abandonner sa couronne, chercher un refuge en Europe, et demander les secours de l'Angleterre et de la France pour replacer sur le trône de Portugal sa fille Dona Maria.

Saldanha lui offrit aussitôt son épée qui fut immédiatement acceptée, et une expédition contre Dom Miguel fut résolue, expédition dans laquelle devaient briller d'un si vif éclat les talents militaires du général. Les intrigues et la jalousie faillirent cependant lui nuire.

L'Espagne qui, du reste, avait reconnu Dom Miguel, supposait que, parce que le général avait soutenu la Charte, et par suite de ses liaisons avec Lafayette, qu'il était républicain, et cette puissance déclara que si Saldanha faisait partie de l'expédition, Ferdinand VII mettrait à la disposition de Dom Miguel une armée de 40,000 hommes; que, dans le cas contraire, il resterait neutre. Avec l'autorisation de Dom Pedro, le général publia le fait dans une lettre à ses compatriotes, lettre qui fut insérée dans le *National*.

Mais la situation des affaires, les clameurs de l'ar-

mée, la popularité dont le général jouissait en Portugal, forcèrent Dom Pedro à accepter ce dernier. On n'espérait plus qu'en lui dans ce pays. Mais pour atténuer son influence, Dom Pedro crut devoir demander à Louis-Philippe de lui envoyer, pour chef de son état-major, le général Excelmans. A la place de ce dernier, partit le général Solignac, qui ne fut pas heureux dans ce poste.

A son arrivée sur le théâtre de la guerre, le général Saldanha réclama le poste le plus difficile. A lui fut dévolue la tâche de défendre le terrain qui sépare la côte de la ville d'Oporto, et qu'il jugeait lui, comme le point le plus important de la défense qu'on croyait pourtant impossible, et qu'à cause de cela on avait abandonné. C'est avec 600 hommes seulement que Saldanha s'y fortifia, qu'il déploya pour ces travaux une activité incroyable, et qu'il fit dire aux journaux anglais que les forts sortaient sous ses pas *comme par enchantement*.

Les miguélistes vinrent se briser sur ses lignes ; ce fait qui venait confirmer sa science militaire, obligea le général Solignac à donner sa démission, et il fut remplacé par Saldanha.

Maître de la position, débarrassé de toute entrave dans ses mouvements, connaissant mieux que le général de l'armée royaliste — le maréchal Bourmont — le terrain sur lequel il opérait, le général Saldanha ne tarda pas à faire changer la position de

la cause constitutionnelle et la fortune vint seconder ses efforts et son génie dans cette brillante expédition des Algarves. L'armée de Dom Miguel fut battue sur tous les points, et ce prince vaincu, détrôné, n'eut que le temps de déposer sa couronne et de partir pour la terre d'exil où il devait mourir.

En entrant à Lisbonne, M. de Saldanha y reçut son bâton de maréchal des mains de Dom Pedro (1833). Il redevint ministre de la guerre avec la présidence du conseil des ministres.

En 1836, alors que le duc de Terceira, président du conseil des ministres refusait de prendre des mesures énergiques, nécessitées par la situation, au moment de l'arrivée à Lisbonne des députés des provinces septentrionales, un soulèvement populaire eut lieu. Le maréchal, qui alors habitait Cintra, accourut aussitôt pour apporter du secours à la reine. Mais il était trop tard, une nouvelle constitution avait été signée par cette princesse. M. de Saldanha ne voulut pas reconnaître cette constitution *inconstitutionnelle*; il résolut de quitter le Portugal.

Rappelons ici, en passant, qu'il remplit diverses missions diplomatiques. En 1840, il fut envoyé à Londres comme envoyé extraordinaire; à la fin de la même année il se rendit aussi à Madrid en mission extraordinaire et il retourna dans cette ville revêtu des mêmes pouvoirs l'année suivante. A partir du

mois de septembre 1841 il représenta à Vienne son gouvernement pendant cinq ans.

C'est en 1846, qu'il revint dans sa patrie, au moment où, par deux élections en règle, la nation semblait avoir approuvé le nouvel ordre de choses.

On avait eu beaucoup de peine à pacifier le pays ; aussi la tranquillité n'était-elle qu'apparente. Les anciens partis relevant la tête, une révolution paraissait imminente, et il devenait nécessaire, par de sages mais énergiques mesures, de prévenir la guerre civile. On avait découvert un dépôt d'armes à Lisbonne, le 30 septembre, et l'on avait appris que dix-huit bataillons de volontaires républicains étaient prêts à marcher au premier signal. Dona Maria manda alors près d'elle le maréchal, M. de Saldanha accourut aussitôt, et se fit revêtir par la reine de toute l'autorité nécessaire, puis, dans la nuit du 6 octobre, il fit signer à Sa Majesté une proclamation tendante à ses fins : le lendemain, les volontaires étaient désarmés.

Le mouvement insurrectionnel avait eu pour but de rétablir au pouvoir Coste Cabral, comte de Thomar. Une commission gouvernementale avait été formée à Porto, par les soins du comte Das Antas, qui déjà se dirigeait sur Lisbonne avec des forces considérables.

Le maréchal rassembla à la hâte quelques troupes, se porta à sa rencontre, le contraignit à se re-

plier sur Santarem et l'attaqua alors avec énergie, afin de l'obliger de diviser ses forces cinq fois supérieures aux siennes. Le maréchal y réussit complètement. Une partie de l'armée sous les ordres du comte de Bomfim se réfugia dans la fameuse forteresse de Torès-Védras, déclarée imprenable par le maréchal Masséna, qui n'avait pas osé l'attaquer avec une armée de 120,000 hommes. Mais le maréchal Saldanha ne s'arrêta pas devant les obstacles, et à la tête seulement de trois colonnes il prit d'assaut Torès-Védras et força le général Bomfim à capituler.

Le vainqueur avait chèrement payé sa victoire; mais s'il perdit le tiers de ses soldats, la monarchie était sauvée. A son sangfroid et à son courage seuls le maréchal avait dû la victoire, car il n'avait pas été bien secondé! Un de ses officiers-généraux, le brigadier Marcelli était resté sept heures sans accomplir l'ordre qui lui avait été donné. Une telle apathie aurait pu gravement compromettre le résultat qu'en attendait le maréchal, et assurément le brigadier Marcelli méritait d'être fusillé; cependant M. de Saldanha n'en fit même pas mention dans son rapport.

On raconte que, plus tard, le roi Dom Fernando, qui était alors commandant en chef, demanda à Saldanha, dans une lettre particulière, pourquoi il ne parlait pas de Marcelli dans son rapport? Saldanha

répondit que c'était pour l'honneur de l'armée qu'il avait gardé le silence, mais qu'il n'aurait fait que son devoir, en faisant fusiller Marcelli sur le champ de bataille, et il raconta ce qui avait eu lieu. Cette lettre, conservée par la reine, fut remise plus tard par le comte de Thomar au brigadier Marcelli, au moment de son départ de Lisbonne, lorsqu'il commandait une des brigades avec lesquelles le roi marcha contre Saldanha, sorti de Cintra le 8 avril 1851, avec cinq aides de camp, pour renverser le ministère du comte de Thomar. Marcelli, courroucé, promit à Thomar de lui apporter, à son retour, les oreilles de Saldanha : c'est, de toute l'armée, le seul officier qui se soit montré l'ennemi du maréchal.

Le 15 mai, jour de l'entrée du maréchal à Lisbonne, en mettant le pied dans la cour de son palais, qui était remplie de monde, Saldanha aperçut dans un coin le brigadier Marcelli ; il se dirigea vers lui, et lui dit : « Je sais que vous avez demandé au comte de Thomar, en récompense de vos services, le gouvernement de la forteresse de San-Julian : demain vous recevrez votre nomination. » Peu après, Marcelli, par la protection de Saldanha, fut promu au grade de maréchal de camp.

C'est avec cette pacifique tactique que Saldanha réussit à dissoudre le parti qui avait soutenu le comte de Thomar. Et ce n'est pas le seul acte de

générosité que le maréchal ait montré dans sa vie.

En 1848, le maréchal de Saldanha devint ministre de l'intérieur et président du conseil.

Nous arrivons à l'année 1851. A cette époque les ennemis du maréchal, par leurs intrigues, avaient cherché à le rendre odieux à la Cour, et avaient réussi à lui enlever une partie de la considération que ses services lui avaient justement acquise. Il avait été dépouillé de ses dignités. A ce moment le gouvernement était dans un état déplorable, les finances spoliées, l'administration dans une anarchie complète. Le pays manifesta hautement son mécontentement et une révolution paraissait imminente. C'est alors que le 8 avril (1851), le maréchal de Saldanha, avec cinq aides de camp, partit de Cintra en proclamant l'insurrection contre le gouvernement. Cette insurrection fut approuvée universellement, car le comte de Thomar comptait fort peu de partisans, quoiqu'il fût soutenu par la reine.

Partout on passait le maréchal, les troupes grossissaient son armée, et les populations l'accueillaient chaleureusement, aux cris de : *Vive notre père, notre sauveur!*

Le roi Dom Fernando marcha aussitôt contre le maréchal. Mais les villes de Porto, Elvas, Coïmbre, Braga, Leiria, se déclarèrent en faveur de ce dernier, qui allait s'avancer vers Lisbonne plutôt en

trionphateur qu'en sujet révolté. Le corps diplomatique de Lisbonne arriva à Porto pour lui offrir ses compliments. Enfin, une députation de vingt-trois personnes, composée des hommes les plus éminents, se présenta pour engager le maréchal à se rendre au plus tôt dans la capitale, afin que, à son entrée, on proclame l'abdication de la reine, et la régence du duc de Saldanha. Mais en sujet fidèle, le valeureux soldat déclara par écrit qu'il ferait fusiller quiconque prononcerait un vivat qui ne fût pas eu l'honneur de Sa Majesté Maria II. C'est ainsi que cette révolution fut accomplie. La reine ne tarda pas à reconnaître son erreur, et à regretter les mesures qu'elle avait prises contre le maréchal; elle l'appela aussitôt près de sa personne en approuvant sa conduite et en reconnaissant toute la noblesse de ses sentiments. Le roi donna sa démission de commandant en chef de l'armée, et le maréchal de Saldanha fut nommé ministre de la guerre, président du conseil et commandant en chef de l'armée portugaise.

La tranquillité du pays paraissait assurée. C'est alors que le maréchal résolut d'entreprendre les réformes dont l'État avait si grands besoins. Il fit exécuter d'importants travaux publics, économiques et artistiques; il rétablit les finances épuisées, et bientôt on vit refleurir l'agriculture, l'industrie et le commerce. Le nouveau ministre faisait déjà partie d'un grand nombre de sociétés savantes, il encon-

ragea les sciences de tout son pouvoir. Il put enfin redonner au Portugal ce luxe et cette splendeur qui l'avaient toujours fait considérer par les grands États comme un pays vraiment privilégié, et comme une puissance avec laquelle il avait toujours fallu compter.

Jusqu'en 1856, le maréchal resta à la tête du ministère ; mais alors il se trouvait fatigué du poids des affaires publiques, et jugeant que sa carrière civile et militaire était remplie, il demanda au roi sa retraite.

Depuis cette époque, pendant le règne malheureusement si court de Dom Pedro, l'administration fut quatre fois renouvelée. Chaque fois, le feu roi chargea M. de Saldanha de l'organisation du nouveau cabinet : en quelques heures il s'acquittait de sa tâche tout en restant complètement en dehors.

Mais éloigné de la scène politique, le maréchal de Saldanha ne resta pas inactif. De nombreux et utiles travaux vinrent remplir ses loisirs. C'est ainsi qu'il fit creuser le sein fécond de la terre portugaise, pour surprendre ses secrets et lui enlever ses trésors.

« Les immenses richesses minérales du Portugal, lisons-nous dans un volumineux ouvrage consacré au maréchal de Saldanha, furent explorées, exploitées, converties en capitaux ; dans l'espace de huit ans, M. de Saldanha augmenta le produit de l'extraction du minerai de six

cents fois de valeur; pour en tirer un parti suffisant, il bâtit des fonderies afin d'en extraire le cuivre, puis, par la suite, des fabriques d'acide sulfurique; pour engraisser les terres épuisées, il éleva des manufactures de guano artificiel; il s'occupa même de l'avancement de la science médicale, se lança dans l'homœopathie et créa des établissements, pour les consultations, dans cette branche médicale. Il n'est pas une entreprise utile, philanthropique, progressive, qu'il n'ait protégée, alimentée, soutenue, encouragée de toutes les manières, et principalement de ses propres deniers. »

En 1861, la franc-maçonnerie portugaise voulut essayer ses forces politiques. Son chef, le duc de Loulé, sentait sa puissance et pensait avoir droit de rentrer au ministère, dont il avait déjà fait partie. La maçonnerie qui le protégeait voulut frapper un grand coup pour lui venir en aide. Elle fit un appel au peuple sur la place de Dom Pedro, à Lisbonne, en lui présentant le duc de Loulé comme le seul homme convenable qui pût être à la tête du ministère. Quatorze mille personnes de tout âge, de tout rang, de toute profession, se rendirent à cet appel, mais malgré l'éloquence de l'orateur de la maçonnerie, qui vanta les brillantes qualités du duc de Loulé, la voix du peuple acclama le nom du maréchal de Saldanha.

Cette ovation populaire fit grand bruit en Portugal. Comme tous les hommes qui ont rempli de hautes fonctions publiques, le maréchal de Saldanha

s'était trouvé en lutte à la jalousie et à la calomnie. Ses actes avaient soulevé de nombreuses contradictions, et des historiens l'ont accusé de versatilité et d'inconsistance politique ; d'autres ont attaqué sa moralité administrative, d'autres ont dénigré ses talents diplomatiques. Mais la critique est facile, et nous répondrons qu'il n'est pas de si bonne chose au monde qui ne soit jugée mauvaise lorsqu'on a intérêt à la trouver telle. Quant aux historiens qui ont formulé des accusations contre le duc de Saldanha, nous ne trouvons pas qu'ils aient fourni des preuves à l'appui de leur dire, et ce sont ses ennemis seuls qui ont propagé des calomnies sur son compte. On l'a accusé d'ambition, sa vie entière est là pour répondre. Il eut pu être régent, puis roi peut-être, en Amérique ; il ne l'a pas été. Un peu plus, on allait le proclamer régent du royaume de Portugal, en 1851, et on a vu plus haut ce qu'il a répondu à cette offre qui lui était faite. Maintes fois il a été ministre, et il a gouverné le Portugal, mais il était responsable. Quel est celui de ses accusateurs qui eut voulu conserver le pouvoir à ce prix ?

Vaillant soldat, général habile, administrateur intègre et éclairé, M. de Saldanha ne fut pas moins diplomate éminent. Presque toujours dans ses missions il déploya un tact et une habileté peu ordinaires, et il eut bien des fois à faire respecter la

dignité du gouvernement portugais devant l'insolence des agents de l'Angleterre.

Le duc de Saldanha montra également sa fermeté au ministre de France, à Lisbonne, lorsqu'il dut lui rappeler le respect que les représentants des souverains doivent aux convenances diplomatiques.

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, beaucoup de républicains français ayant à leur tête un homme exalté, du nom de Front, étaient venus se réfugier en Portugal. Le ministre français, le marquis de Lisle, demanda alors au gouvernement portugais le renvoi d'un certain nombre de ces républicains qu'il soupçonnait en vouloir à ses jours. Sa demande n'ayant pas été prise en considération, le ministre se rendit un jour auprès du maréchal et se plaignit amèrement du peu de cas que l'on faisait de sa sécurité.

Le maréchal répondit au ministre :

« Monsieur le marquis, je travaille, depuis bien des années, pour qu'on jouisse en Portugal de la plus grande liberté; j'ai la conviction que ni l'Angleterre, ni les États-Unis ne nous surpassent sous ce rapport : aussi, quoiqu'il me soit pénible de ne pouvoir me prêter à vos désirs, je laisserai M. Front et tous les républicains vivre parmi nous, s'ils respectent nos lois. Je n'ai pas la moindre raison de mécontentement contre la conduite des émigrés français, je les laisserai vivre tranquillement, quelque partie du Portugal qu'ils choisissent pour résidence. »

Aujourd'hui, il y a encore eu Portugal un bon nombre de ces émigrés qui sont restés établis dans le pays.

Les services rendus par le maréchal de Saldanha lui valurent toutes sortes de distinctions, non-seulement de son roi ou de sa reine, mais encore de tous les souverains auprès desquels il a rempli des fonctions diplomatiques, et nous avons énuméré à peu près toutes ces distinctions en tête de cet article. Nous ajouterons que le maréchal duc de Saldanha est duc *Parent*. Le plus grand honneur que puisse conférer le roi de Portugal est de nommer quelqu'un son *parent*, honneur qui passe au descendant de celui qui en a été gratifié; parmi beaucoup d'autres distinctions, le *parent* du Roi, que Sa Majesté appelle neveu dans tous les actes et les documents officiels, peut faire usage de la même livrée que la famille royale.

Le maréchal de Saldanha, lui, le *régénérateur* de la liberté en Portugal, porte sur sa glorieuse poitrine deux colliers célèbres qui ont été possédés par deux souverains absolus.

Ainsi, à la mort de l'empereur de Russie, Nicolas I<sup>er</sup>, le maréchal reçut le collier de la Toison-d'Or qui avait décoré la poitrine impériale; lorsque la reine Isabelle monta sur le trône d'Espagne, son premier acte de souveraine fut d'armer chevalier de l'ordre de Charles III, M. de Saldanha auquel elle

vous une affection et une estime particulières, et elle passa elle-même au cou du valeureux guerrier, le collier que son père, le roi Ferdinand, avait si longtemps porté.

On doit au maréchal de Saldanha de nombreux écrits scientifiques et littéraires. Indépendamment de ses articles, publiés dans *le National* en 1831, voici la liste de ses ouvrages :

1859, *État de la médecine en 1858.*

1863, *Concordance des Sciences naturelles et principalement de la géologie avec la Genèse, fondée sur les opinions des Saints Pères et d'autres théologiens distingués.* Rome, 1863, en italien, précédemment en portugais et en français. — *Quelques observations sur l'opuscule anonyme antihomœopathe.* Rome, 1863, en italien.

1864, *La naissance de Rome.* Rome, 1864, en italien.

1865, *Deux mots relativement à la Thérapeutique allopathique et aux petites doses administrées par les docteurs homœopathes, faisant suite à quelques observations sur l'opuscule anonyme antihomœopathe.* Rome, 1865, en italien. — *Lettre concernant le mariage civil.* Lishonne, 1865, en portugais. Rome, 1867, en italien.

Nous avons dit plus haut que le maréchal orna son front des palmes de l'éloquence dans le Parlement, comme il l'avait ceint de lauriers sur les

champs de bataille. Et les nombreux discours qu'il prononça dans les Chambres des Pairs et des Députés, et devant les Cours et de hauts dignitaires dans ses diverses ambassades furent à peu près tous imprimés.

Tout en se lançant avec toute la vigueur de son caractère, dans toutes les entreprises capables de développer les ressources et les richesses de sa patrie, M. de Saldanha s'occupait de sciences médicales. Après avoir publié l'ouvrage qui a pour titre : *État de la médecine en 1858*, il créa à Lisbonne plusieurs établissements de consultations homœopathiques : car, dans cet écrit il compare les deux systèmes qui divisent encore, et qui diviseront probablement longtemps le corps médical, l'allopathie et l'homœopathie. Plus d'une raison lui ayant fait adopter les traitements homœopathiques, il se dévoua à ce système et à la propagation de sa méthode avec une ardeur incroyable.

Disons tout d'abord que ses efforts dans cette voie ont été couronnés de succès. Dans l'espace de sept ans, le noble duc vit s'élever en Portugal plus de deux cents médecins qui pratiquèrent le système d'Hahnemann. De neuf médecins homœopathes, qui seuls existaient en Portugal au moment où M. de Saldanha fonda à Lisbonne le premier établissement de consultation, le nombre s'accrut si vite, que dès le mois de janvier 1866, l'*Annuaire homœopathique* de

Paris inscrivait les deux cent seize noms des médecins qui avaient adopté en Portugal le système d'Hahnemann.

L'amour de son semblable a seul guidé M. de Saldanha vers l'étude de la science homœopathique et l'on ne peut qu'applaudir aux lignes suivantes extraites de son second écrit sur l'homœopathie qui fait suite au premier, lignes dans lesquelles ce philanthrope désintéressé déplore l'incertitude de la médecine allopathique, et combien il en redoute les conséquences dans les cas incertains :

« Je ne puis voir, sans frémir, qu'il soit permis à l'étudiant qui vient de terminer son cours de médecine, et de recevoir le diplôme de médecin ou de chirurgien, d'employer selon son bon plaisir, et sans la moindre responsabilité, plus de cent poisons des plus actifs, qui, bien des fois, amènent la mort du malade ou causent à ceux qui échappent à la maladie et à la soi-disant médecine, des infirmités chroniques et permanentes, ruinent leur constitution et occasionnent la dégénérescence des descendants. Je ne puis me rappeler, sans éprouver la même impression, l'abus que l'on fait de la sangsue, par exemple, pour alléger momentanément le mal dont le sujet est atteint, quoiqu'on ait la certitude que ladite saignée produira de nouvelles et plus violentes attaques, lesquelles seront suivies d'autres saignées, jusqu'à ce que les forces étant épuisées, le malade soit réduit à un état déplorable qui devra nécessairement finir par la mort.

.....  
» Voilà pourquoi l'étudiant en médecine, en sortant de

l'Université ou de l'école, se voit dans la nécessité de recommencer son instruction médicale, aux dépens des malades, en marchant, un grand nombre d'années, à tâtons, au hasard, en se livrant aux expérimentations, en obtenant des résultats malheureux, et en vivant dans la plus grande anxiété, agité par les angoisses d'une conscience tourmentée. Voilà pourquoi le vertueux Belley mourut plein de remords, en disant, à ses derniers moments, que sa conscience l'accusait d'avoir tué la moitié des malades confiés à ses soins. Voilà pourquoi Stahl déclarait que, d'après son opinion sincère, sur dix malades qui mouraient, sept étaient tués par la médecine.

» Certes, c'est bien triste, effrayant, horrible, ce que je viens d'écrire à l'égard du système allopathique; le lecteur qui me connaît ne me fera pas l'injure de juger que je présente une assertion, non-seulement sans fondement, mais encore sans résultat, sur ma manière de considérer cette thérapeutique. Non, mille fois non! Dans ce que j'écris, il ne se trouve pas une seule idée qui soit mienne, tout ce qui s'y rencontre est la compilation des opinions de quelques-uns des premiers médecins allopathes. »

Et M. de Saldanha rappelle celles des premiers praticiens qui ont marqué dans les fastes médicales depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

Le second ouvrage de M. de Saldanha : *Concordance des sciences naturelles, et principalement de la géologie avec la Genèse, fondée sur les opinions des Saints Pères et d'autres théologiens célèbres*, est le fruit d'une piété profonde, bien rare chez un guerrier et un diplomate, en même temps que d'une éru-

dition qu'on s'attendrait à trouver chez un savant de profession. Composé dans le cours de six années, alors que M. de Saldanha était ambassadeur du roi de Portugal auprès de la cour de Vienne, il est dédié à Sa Sainteté Pie IX.

Les premières lignes qui se trouvent en tête de l'avertissement, et que nous transcrivons ici, montrent la pensée qui a inspiré cet ouvrage :

« Comme depuis 1845 jusqu'à présent, les investigations des naturalistes et des antiquaires ont obtenu de tels résultats, qu'il ne se trouve plus de nos jours un seul géologue qui ne soit convaincu de l'existence de l'homme sur la terre bien antérieurement au déluge, je manquerais à mon devoir et à la fin que je me propose, si je ne présentais les raisons et les preuves qui, dans ces dernières années, ont produit un tel changement d'opinion; elles forment la seconde partie de ce travail. »

On comprend, après avoir lu ces lignes, qu'un semblable ouvrage échappe à l'analyse ordinaire. Comment, en effet, discuter des pensées inspirées par la foi. Cela ne nous paraît pas possible, et nous nous bornerons à citer quelques-unes des frappantes observations de ce livre, dont la lecture ne peut qu'édifier tout homme désireux d'élargir le cercle de ses connaissances. Voici quelques passages qui nous paraissent pouvoir être détachées de l'ensemble.

**C'est d'ailleurs le début du livre :**

« Par le christianisme, la nature est devenue un symbole de la Divinité, et, comme symbole de tous les symboles, elle se présente remplie de mystères dont l'explication doit être l'œuvre des siècles. C'est le pressentiment de la Divinité; c'est le devoir s'annonçant au cœur de l'homme qui, dans les derniers temps, a excité un grand enthousiasme pour l'étude des sciences naturelles; en sorte que, dans leurs infatigables recherches, les savants naturalistes adorent constamment le Dieu tout-puissant, créateur de l'univers.

» La Bible est la parole de Dieu; les phénomènes naturels ne procèdent que de Dieu; entre la parole de Dieu et le résultat des découvertes concernant la nature de son œuvre, il ne peut exister de discordance: par conséquent, il est impossible que celui qui croit à l'origine sacrée de la Bible, et en Dieu, comme créateur de l'univers, éprouve de la répugnance à l'égard de la science qui a pour but de scruter les secrets de la nature.

» Si quelques personnes, dans leur zèle pour les intérêts de la religion, ont témoigné leurs doutes à cet égard, on ne saurait admettre, en aucune manière, qu'elles aient eu en vue la véritable science, mais bien les déviations volontaires des épreuves, et les inductions erronées auxquelles pourraient donner lieu de tels égarements, et, plus encore que toute autre cause, les individus qui, à peine initiés aux sciences, ont estimé plus facile de se délivrer du frein de leur imagination, que de se consacrer à l'étude profonde de la nature. »

**Voici encore d'autres paragraphes qui renferment**

un détail littéraire qui est intéressant, et sur l'authenticité duquel le caractère de l'auteur n'admet aucun doute :

« Voltaire, par exemple, traitait les sciences naturelles avec la même bonne foi et la même profondeur dont il se servait pour critiquer le prince des poètes portugais, en lui attribuant des défauts qui n'ont jamais existé dans les *Lusiades*. Sans les avoir vues, sans connaître la langue portugaise, il eut en mains, à Londres, la très-mauvaise traduction de Fanshaw, et, en moins de quinze jours, il publia son jugement sur les beautés et les défectuosités d'un poème qui se compose de 8,816 vers, écrits dans un idiome qu'il n'avait point appris. C'est ainsi qu'il tranchait toutes les questions; sa volonté était d'y fournir une solution quelconque, afin que l'on ne pût douter de la généralité et de l'étendue de ses connaissances. L'apparition, dans l'intérieur du pays, de coquilles, de mollusques qui avaient vécu dans de l'eau salée, provoqua un grand étonnement, mais Voltaire résolut sur-le-champ, *ex cathedra*, le problème; il déclara que ces accumulations provenaient des coquilles jetées par les pèlerins à leur retour !

» Que dirait Voltaire, s'il revenait en ce monde, et s'il apprenait que de grandes régions, telles que les bassins de Paris, de Londres, de Vienne, ont principalement pour base des lits de coquilles de mollusques marins, alternant avec des lits de coquilles de mollusques d'eau douce ? Tels étaient les jugements de cet esprit malin; dans le siècle où il dominait; faisait-on bien de se méfier des résultats des découvertes opérées sous de tels auspices? »

Dans la seconde partie de cet ouvrage si remarquable, l'auteur passe à l'examen des importantes et intéressantes découvertes qui ont rapport aux âges de pierre, de bronze et de fer, et qui se rattachent à l'histoire sacrée, et dans ce travail M. de Saldanha montre une érudition incontestable. Somme toute, ce livre accuse, de la part de son auteur, une science archéologique des plus solides appuyée sur des faits innombrables, et jointe à un ardent amour de la vérité.

*La naissance de Rome* a permis aussi à M. de Saldanha de déployer une érudition historique qui, pour être plus facile, n'en est pas moins intéressante, puisqu'il s'agit de la cité de Romulus, la reine du monde que l'auteur, avec raison, considère comme unique sur la terre. Il nous la montre depuis son aurore jusqu'à son déclin. Nous remarquons dans cet opuscule la concision du récit, ainsi que le curieux groupement des périodes historiques. Sous le rapport du style, il est des passages de ces trente et quelques pages, dans lesquels M. de Saldanha s'élève à l'éloquence, ce qui n'a rien d'étonnant de la part d'un esprit si intimement convaincu et d'un cœur si profondément ému par les grandes scènes qu'il retrace.

Quant à sa *Lettre concernant le Mariage civil, adressée à S. Exc. le Président du conseil des ministres de S. M. T. F.*, nous dirons que c'est un opus-

cule dirigé contre le projet d'adoption du mariage civil dans les États portugais. Nous passerons brièvement sur ce sujet, d'abord parce que c'est une question qui depuis longtemps a été débattue et tranchée par les nations civilisées, ensuite parce que nous ne partageons pas les opinions du noble duc, qui montre encore dans ce travail une profonde conviction, comme dans tout ce qu'il a écrit jusqu'à ce jour.

Et cette conviction se révèle encore d'une façon bien plus marquée dans un autre de ses écrits qui a pour titre : *la Vérité offerte aux Portugais*. Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche d'en citer quelques passages qui intéresseraient à coup sûr le philosophe comme l'esprit religieux le mieux convaincu.

C'est dans le chapitre troisième de cet ouvrage que se trouve le paragraphe suivant que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs : d'abord, parce qu'il montre le motif qui a inspiré au maréchal la résolution d'approfondir l'étude de sa religion ; ensuite, à cause du mot de Frédéric-le-Grand :

« Destiné, dès ma naissance, à la carrière des armes, aussitôt que mon éducation me l'a permis, je me suis efforcé d'acquérir les connaissances qui m'étaient nécessaires pour que je pusse bien accomplir mes devoirs de soldat. En étudiant les maîtres de ma profession, je n'ai pas oublié Frédéric II, roi de Prusse. Ma surprise a été

grande, lorsque j'ai lu dans un de ses ouvrages : « Dans cinquante ans le nom de Jésus-Christ aura disparu du monde et sera remplacé par celui de Voltaire. » Ce fut cette lecture qui me fit prendre la résolution d'approfondir l'étude de ma religion, la religion catholique, apostolique, romaine, dans le sein de laquelle je suis né par la grâce de Dieu, et dans laquelle, par la miséricorde divine, tant de moyens nous sont offerts pour obtenir la béatitude. Pauvre Voltaire et pauvre Frédéric ! Il y a plus de deux fois cinquante ans que ce misérable pronostic a eu lieu. »

On doit encore à M. de Saldanha un article de philosophie religieuse qui a pour titre : *Le Guerrier catholique devant le Tombeau de saint Pierre*, qu'il a publié au mois de juin 1867, lors de la célébration du dix-huitième anniversaire séculaire du martyre de saint Pierre et de saint Paul. Pour célébrer ce jubilé, une société à Rome avait voulu présenter au Saint-Père, un album qui contiendrait, dans toutes les langues, des articles à propos de cette imposante solennité. M. de Saldanha a eu l'honneur d'être compris dans le nombre des cent écrivains célèbres de toutes les nations qui ont concouru à cet ouvrage. Dans cet article de M. de Saldanha, on trouve encore la preuve irrécusable de sa parfaite connaissance de tous les anciens textes sacrés.

Du reste, nous ne devons pas oublier de dire que le maréchal est un polyglote distingué, et qu'il sait à peu près tous les idiomes de l'Europe. Il parle avec une égale facilité le portugais, l'espagnol, l'ita-

lien, le français, l'anglais et l'allemand. Aussi, tous les honneurs littéraires lui ont été décernés. Pendant plusieurs années, il a été élu vice-président de l'Académie des sciences de Lisbonne. Il est membre de près de vingt sociétés savantes et littéraires. A ce sujet, rappelons que c'est à lui seul qu'on doit que le grand poète portugais, l'illustre auteur des *Lusiades*, le Camoëns, a en sa statue en bronze érigée sur une des principales places de Lisbonne. La cérémonie d'inauguration de ce tardif monument a eu lieu le 9 octobre 1867. Ajoutons enfin que l'industrie, les lettres et les arts lui sont redevables des services les plus importants, ce qui ne surprendra personne, assurément.

M. le maréchal de Saldanha a été créé duc en 1834. Il fut envoyé comme ambassadeur à Rome en 1862, où il resta jusqu'en 1869.

Au mois de mars de cette année, cet illustre homme d'État a été également envoyé comme ambassadeur de Sa Majesté Très-Fidèle, auprès de Sa Majesté l'Empereur des Français.



